

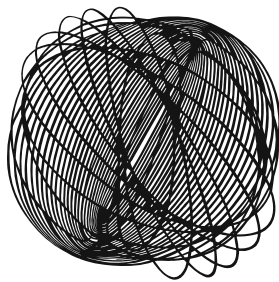
DU MONDE ENTIER

ELENA FERRANTE

L'ENFANT PERDUE

L'amie prodigieuse IV

ROMAN
TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR ELSA DAMIEN



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'AMOUR HARCELANT

LES JOURS DE MON ABANDON («Folio» n° 6165)

POUPÉE VOLÉE («Folio» n° 6351)

L'AMIE PRODIGIEUSE («Folio» n° 6052)

LE NOUVEAU NOM (L'AMIE PRODIGIEUSE II) («Folio» n° 6232)

CELLE QUI FUIT ET CELLE QUI RESTE (L'AMIE PRODIGIEUSE III)

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

LA PLAGE DANS LA NUIT. Illustrations de Mara Cerri

Du monde entier

ELENA FERRANTE

L'ENFANT PERDUE

Maturité, vieillesse

L'AMIE PRODIGIEUSE IV

roman

*Traduit de l'italien
par Elsa Damien*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

STORIA DELLA BAMBINA PERDUTA
(L'AMICA GENIALE. VOLUME QUARTO)

© Edizioni e/o, 2014.

© Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction française.

INDEX DES PERSONNAGES
ET RAPPEL DES ÉVÉNEMENTS DES TOMES PRÉCÉDENTS

LA FAMILLE CERULLO

(LA FAMILLE DU CORDONNIER) :

Fernando Cerullo, cordonnier, père de Lila.

Nunzia Cerullo, mère de Lila.

Raffaella Cerullo, dite *Lina* ou *Lila*. Elle est née en août 1944. Elle a soixante-six ans quand elle disparaît de Naples sans laisser de trace.

Très jeune, elle épouse Stefano Carracci mais, lors de vacances à Ischia, elle s'éprend de Nino Sarratore, pour qui elle quitte son mari. Après l'échec de sa vie commune avec Nino et la naissance de son fils Gennaro, dit Rino, Lila abandonne définitivement Stefano lorsqu'elle découvre qu'Ada Cappuccio attend un enfant de lui. Elle déménage à San Giovanni a Teduccio avec Enzo Scanno puis, quelques années plus tard, retourne vivre dans son quartier d'origine avec Enzo et Gennaro.

Rino Cerullo, frère aîné de Lila. Il est marié avec la sœur de Stefano, Pinuccia Carracci, avec qui il a deux enfants. Le premier enfant de Lila, Gennaro, est surnommé Rino comme lui.

Autres enfants.

LA FAMILLE GRECO

(LA FAMILLE DU PORTIER DE MAIRIE) :

Elena Greco, dite *Lenuccia* ou *Lenù*. Née en août 1944, elle est la narratrice de la longue histoire que nous lisons. Après l'école primaire, Elena poursuit ses études avec un succès croissant, jusqu'à obtenir son diplôme à l'École normale supérieure de Pise, où elle

rencontre Pietro Airota. Elle épouse Pietro quelques années plus tard et s'installe avec lui à Florence. Ils ont deux filles, Adele, dite Dede, et Elsa. Mais Elena, déçue par son mariage, finit par abandonner ses enfants et Pietro, pour commencer une liaison avec Nino Sarratore, qu'elle aime depuis l'enfance.

Peppe, Gianni et Elisa, frères et sœur cadets d'Elena. Elisa, malgré l'opposition d'Elena, va vivre avec Marcello Solara.

Le père, portier à la mairie.

La mère, femme au foyer.

LA FAMILLE CARRACCI

(LA FAMILLE DE DON ACHILLE) :

Don Achille Carracci, enrichi grâce au marché noir et à l'usure. Il a été assassiné.

Maria Carracci, femme de Don Achille, mère de Stefano, Pinuccia et Alfonso. La fille que Stefano a eue avec Ada Cappuccio porte son prénom.

Stefano Carracci, fils de feu Don Achille, commerçant et premier mari de Lila. Insatisfait de son mariage tumultueux avec Lila, il a une liaison avec Ada Cappuccio avant de se mettre en ménage avec elle. Il est le père de Gennaro, qu'il a eu avec Lila, et de Maria, née de sa relation avec Ada.

Pinuccia, fille de Don Achille. Elle épouse Rino, le frère de Lila, avec qui elle a deux enfants.

Alfonso, fils de Don Achille. Il se résigne à épouser Marisa Sarratore après de longues fiançailles.

LA FAMILLE PELUSO

(LA FAMILLE DU MENUISIER) :

Alfredo Peluso, menuisier et communiste, est mort en prison.

Giuseppina Peluso, épouse dévouée d'Alfredo, se suicide à la mort de celui-ci.

Pasquale Peluso, fils aîné d'Alfredo et Giuseppina, maçon et militant communiste.

Carmela Peluso, dite *Carmen*. Sœur de Pasquale, elle a longtemps été la petite amie d'Enzo Scanno. Elle se marie ensuite avec le pompiste du boulevard, avec qui elle a deux enfants.

Autres enfants.

LA FAMILLE CAPPUCCIO

(LA FAMILLE DE LA VEUVE FOLLE) :

Melina, parente de Nunzia Cerullo, veuve. Elle a pratiquement perdu la raison à la fin de sa liaison avec Donato Sarratore, dont elle a été la maîtresse.

Le mari de Melina, mort dans des circonstances obscures.

Ada Cappuccio, fille de Melina. Après avoir longtemps été la petite amie de Pasquale Peluso, elle devient la maîtresse de Stefano Carracci avant d'aller vivre avec lui. De leur relation naît une petite fille, Maria.

Antonio Cappuccio, son frère, mécanicien. Il a été le petit ami d'Elena.
Autres enfants.

LA FAMILLE SARRATORE

(LA FAMILLE DU CHEMINOT-POÈTE) :

Donato Sarratore, grand séducteur, a été l'amant de Melina Cappuccio. Elena aussi, très jeune, s'offre à lui sur la plage à Ischia, poussée par la douleur que lui cause la liaison de Nino avec Lila.

Lidia Sarratore, femme de Donato.

Nino Sarratore, aîné des enfants de Donato et Lidia, a une longue liaison clandestine avec Lila. Marié à Eleonora, avec qui il a eu Albertino, il commence une relation avec Elena, qui elle aussi est mariée, avec deux enfants.

Marisa Sarratore, sœur de Nino. Mariée à Alfonso Carracci. Elle devient la maîtresse de Michele Solara, avec qui elle a deux enfants.

Pino, *Clelia* et *Ciro Sarratore*, les plus jeunes enfants de Donato et Lidia.

LA FAMILLE SCANNO (LA FAMILLE DU MARCHAND DE FRUITS ET LÉGUMES) :

Nicola Scanno, marchand de fruits et légumes, mort d'une pneumonie.

Assunta Scanno, femme de Nicola, morte des suites d'un cancer.

Enzo Scanno, fils de Nicola et Assunta. Il a longtemps été le petit ami de Carmen Peluso. Il s'occupe de Lila et de son fils Gennaro lorsqu'elle quitte définitivement Stefano Carracci, et il les emmène vivre à San Giovanni a Teduccio.

Autres enfants.

LA FAMILLE SOLARA (LA FAMILLE
DU PROPRIÉTAIRE DU BAR-PÂTISSERIE SOLARA) :

Silvio Solara, patron du bar-pâtisserie.

Manuela Solara, femme de Silvio, usurière. Déjà âgée, elle est assassinée devant chez elle.

Marcello et *Michele Solara*, fils de Silvio et Manuela. Éconduit par Lila dans sa jeunesse, Marcello, de nombreuses années plus tard, se met en ménage avec Elisa, la petite sœur d'Elena.

Michele, marié à Gigliola, la fille du pâtissier, a deux enfants avec elle, et il prend comme maîtresse Marisa Sarratore, avec qui il a deux enfants également. Il continue néanmoins à être obsédé par Lila.

LA FAMILLE SPAGNUOLO
(LA FAMILLE DU PÂTISSIER) :

M. Spagnuolo, pâtissier au bar-pâtisserie Solara.

Rosa Spagnuolo, femme du pâtissier.

Gigliola Spagnuolo, fille du pâtissier, épouse de Michele Solara et mère de deux de ses enfants.

Autres enfants.

LA FAMILLE AIROTA :

Guido Airotta, professeur de littérature grecque.

Adele, sa femme.

Mariarosa Airotta, leur fille aînée, professeure d'histoire de l'art à Milan.

Pietro Airotta, très jeune professeur d'université. Mari d'Elena et père de Dede et Elsa.

LES ENSEIGNANTS :

M. Ferraro, instituteur et bibliothécaire.

Mme Oliviero, institutrice.

M. Gerace, enseignant au collège.

Mme Galiani, enseignante au lycée.

AUTRES PERSONNAGES :

Gino, le fils du pharmacien. Il a été le premier petit ami d'Elena. À la tête des fascistes du quartier, il est tué lors d'un guet-apens devant sa pharmacie.

Nella Incardo, cousine de Mme Oliviero.

Armando, médecin, fils de Mme Galiani. Il est marié à Isabella, avec qui il a un fils, Marco.

Nadia, étudiante, fille de Mme Galiani, a été la petite amie de Nino. Au cours de ses activités de militante politique, elle se lie avec Pasquale Peluso.

Bruno Soccavo, ami de Nino Sarratore et héritier de l'usine de salaisons familiale. Il est assassiné à l'intérieur même de son entreprise.

Franco Mari, fiancé d'Elena pendant ses premières années à l'université, il s'est consacré à l'activisme politique. Il a perdu un œil à la suite d'un guet-apens fasciste.

Silvia, étudiante et activiste politique. Elle a un fils, Mirko, né d'une brève liaison avec Nino Sarratore.

MATURITÉ

L'enfant perdue

1

À partir du mois d'octobre 1976 et jusqu'en 1979, lorsque je revins vivre à Naples, j'évitai de renouer une relation stable avec Lila. Mais ce ne fut pas facile. Elle chercha presque tout de suite à revenir de force dans ma vie ; moi je l'ignorai, la tolérai ou la subis. Bien qu'elle se comportât comme si elle désirait simplement m'être proche dans un moment difficile, je ne parvenais pas à oublier le mépris avec lequel elle m'avait traitée.

Aujourd'hui, je pense que si j'avais été blessée uniquement par ses paroles insultantes – T'es qu'une crétine ! m'avait-elle crié au téléphone lorsque je lui avais parlé de Nino, alors que jamais auparavant, non *jamais*, elle ne m'avait parlé ainsi –, je me serais vite calmée. En fait, plus que par cette remarque vexante, j'avais été affectée par son allusion à Dede et Elsa. Pense au mal que tu fais à tes filles ! Telle avait été sa mise en garde et, sur le coup, je n'y avais pas prêté attention. Mais avec le temps, ces paroles prirent de plus en plus de poids, et j'y repensai souvent. Lila n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour Dede et Elsa, et

elle ne se rappelait sans doute même pas leurs noms. Quand il m'était arrivé, au téléphone, de mentionner certaines de leurs jolies trouvailles, elle avait coupé court et changé de sujet. Et quand elle les avait rencontrées pour la première fois chez Marcello Solara, elle s'était contentée d'un regard distrait et de quelques banalités, sans nullement s'intéresser à leur habillement ou à leur coiffure, et sans remarquer comme elles s'exprimaient bien toutes les deux, malgré leur jeune âge. Et pourtant c'était *moi* qui les avais faites, c'était *moi* qui les avais élevées, et elles faisaient partie de *moi*, qui étais son amie de toujours : elle aurait dû laisser de la place – je ne dis pas par affection, mais au moins par tact – à mon orgueil de mère. Or, elle n'avait même pas eu recours à une légère ironie bienveillante, elle s'était montrée indifférente, un point c'est tout. Ce n'est que lors de cette conversation – certainement par jalousie, parce que j'avais pris Nino – qu'elle s'était souvenue des filles. Elle avait voulu souligner que j'étais une mère épouvantable et que, pour être heureuse, j'étais prête à causer leur malheur. Chaque fois que j'y pensais, je me sentais fébrile. Lila s'était-elle souciée de Gennaro lorsqu'elle avait quitté Stefano, quand elle avait abandonné son gosse à la voisine pour aller travailler en usine, ou lorsqu'elle l'avait envoyé chez moi, pratiquement pour s'en débarrasser ? Ah, j'avais mes torts, mais j'étais certainement plus mère qu'elle !

2

Des pensées de ce genre me devinrent habituelles, ces années-là. On aurait dit que Lila, qui en fin de compte n'avait émis à propos de Dede et Elsa que cette seule et

unique perfidie, était devenue l'avocate défenseur des besoins de mes filles, et que je me sentais obligée de lui montrer qu'elle avait tort, chaque fois que je les négligeais pour m'occuper de moi. Mais elle n'était qu'une voix inventée par ma mauvaise humeur : ce qu'elle pensait réellement de mes comportements de mère, je n'en sais rien. Elle seule peut le raconter, si elle a vraiment réussi à s'insérer dans cette très longue chaîne de mots afin de modifier mon texte, afin d'y introduire habilement des chaînons manquants, afin d'en défaire d'autres en toute discrétion, afin de dire plus de choses sur moi que je n'aurais voulu, et plus que je ne serais capable de le faire. Je souhaite cette intrusion de sa part, je la souhaite depuis que j'ai commencé à raconter notre histoire, mais il faut que j'arrive au bout avant de procéder à une révision de toutes ces pages. Si j'essayais maintenant, cela me bloquerait certainement. J'écris depuis trop longtemps et je fatigue, j'ai de plus en plus de mal à ne pas perdre le fil du récit dans le chaos des années, des événements petits et grands, et des humeurs. Voilà pourquoi soit j'ai tendance à passer vite sur mes histoires pour m'occuper immédiatement de Lila et de toutes les complications qu'elle apporte, soit, ce qui est pire, je me laisse emporter par les vicissitudes de ma vie, juste parce qu'il m'est plus facile de les coucher sur le papier. Mais il faut que je fuie ce dilemme. Je ne dois pas emprunter la première voie : la nature même de notre rapport impliquant que je puisse arriver à elle seulement en passant par moi-même, je finirai, si je me mets de côté, par trouver de moins en moins de traces de Lila. Je ne dois pourtant pas non plus m'engager dans la deuxième voie : car ce qu'elle voudrait, c'est précisément que je me mette à parler abondamment de ma propre expérience, ça j'en suis sûre. Allez, me dirait-elle, raconte-nous donc ce qu'est devenue ta vie, qui peut se soucier de la mienne ? Avoue que même toi, ça

ne t'intéresse pas ! Et elle conclurait : Moi je ne suis que gribouillis sur gribouillis, tout à fait déplacée dans l'un de tes livres ! Laisse-moi tranquille, Lenù, on ne parle pas d'une rature.

Alors, que faire ? Lui donner raison, encore une fois ? Accepter qu'être adulte, c'est arrêter de se montrer, c'est apprendre à se cacher jusqu'à disparaître ? Avouer que plus les années passent, moins je sais de choses de Lila ?

Ce matin, je surmonte ma fatigue et me remets à mon bureau. Maintenant qu'approche le moment le plus douloureux de notre histoire, je veux chercher sur la page un équilibre entre elle et moi que, dans la vie, je ne suis même pas parvenue à trouver en moi-même.

3

Des journées passées à Montpellier, je me rappelle tout sauf la ville, c'est comme si je n'y étais jamais allée. En dehors de l'hôtel et de l'immense amphithéâtre où se tenait la conférence universitaire à laquelle participait Nino, aujourd'hui je me rappelle seulement un automne venteux et un ciel bleu posé sur des nuages blancs. Et pourtant, dans ma mémoire, ce toponyme, Montpellier, est demeuré à bien des égards le symbole d'une échappée. J'étais déjà sortie une fois d'Italie, pour aller à Paris avec Franco, et je m'étais sentie électrisée par ma propre audace. Mais à cette époque, je pensais que mon univers était et resterait pour toujours mon quartier et Naples : le reste était comme une brève escapade dans un climat d'exception, et je m'imaginai telle que je ne le serais jamais. Montpellier, au contraire, qui pourtant était bien loin d'être aussi excitant que Paris,

me donna l'impression que toutes mes digues s'étaient rompues et que je pouvais me répandre. Le simple fait de me retrouver en ces lieux constituait à mes yeux la preuve que le quartier, Naples, Pise, Florence, Milan, l'Italie elle-même n'étaient que de minuscules éclats de monde, et que j'avais bien raison de ne plus me contenter de tels fragments. À Montpellier, je réalisai combien ma vision était étriquée, tout comme la langue dans laquelle je m'exprimais et dans laquelle j'avais écrit. À Montpellier, il me parut évident qu'à trente-deux ans, être épouse et mère ne suffisait pas. Et pendant tous ces jours denses d'amour, je me sentis pour la première fois libérée des liens que j'avais multipliés au fil des années, ceux dus à mon origine, ceux que j'avais acquis lors de mes brillantes études, ceux qui dérivait de mes choix de vie, et surtout ceux du mariage. C'est aussi là que je compris le plaisir éprouvé par le passé en voyant mon premier livre traduit en d'autres langues et, en même temps, pourquoi j'avais été déçue de n'avoir guère trouvé de lecteurs hors d'Italie. Comme il était merveilleux de franchir les frontières, de se glisser dans d'autres cultures et de découvrir la nature provisoire de ce que j'avais cru être définitif ! Le fait que Lila ne soit jamais sortie de Naples et que même San Giovanni a Teduccio l'ait effrayée – ce choix que, par le passé, j'avais estimé être discutable mais qu'elle avait su, comme d'habitude, transformer en avantage – m'apparut alors juste un signe d'étroitesse d'esprit. Je réagis comme on le fait quand quelqu'un nous insulte et que l'on reprend l'expression même qui nous a offensé. *Alors comme ça, tu te serais trompée sur mon compte ? Eh bien non, ma chérie, c'est moi, oui moi, qui me suis trompée sur le tien : tu passeras toute ta vie à regarder passer les camions sur le boulevard !*

Ces journées filèrent à vive allure. Les organisateurs de la conférence avaient réservé depuis longtemps pour Nino une chambre d'hôtel pour une personne et, comme je

m'étais décidée très tard à l'accompagner, il n'y avait pas eu moyen de l'échanger contre une chambre pour deux. Nous avons donc des chambres séparées mais, chaque soir, je prenais ma douche, me préparais pour la nuit et puis, le cœur un peu battant, allais le rejoindre. Nous dormions ensemble, serrés l'un contre l'autre, comme si nous craignions qu'une force hostile nous sépare durant notre sommeil. Le matin, nous nous faisons apporter le petit-déjeuner au lit, jouissant de ce luxe que nous n'avions vu qu'au cinéma, nous riions beaucoup, nous étions heureux. Pendant la journée, je l'accompagnais dans la vaste salle de conférence et, malgré des intervenants qui lisaient des pages et des pages en ayant l'air de s'ennuyer eux aussi, être à son côté me plaisait, et je m'asseyais près de lui sans le déranger. Nino suivait avec grande attention les exposés, il prenait des notes et, de temps à autre, me murmurait à l'oreille commentaires ironiques et mots d'amour. Au déjeuner et au dîner, nous nous mêlions à des universitaires du monde entier ou presque – partout des noms étrangers, des langues étrangères. Certes, les conférenciers les plus prestigieux avaient une table uniquement pour eux, alors que nous faisons partie d'une grande table de chercheurs plus jeunes. Mais je fus frappée par la mobilité de Nino, pendant les travaux comme au restaurant. Il était si différent du lycéen d'autrefois, et même du jeune homme qui m'avait défendue dans la librairie de Milan, presque dix ans plus tôt ! Il avait mis de côté ses accents polémiques et franchissait avec agilité les barrières universitaires, il tissait des liens, à la fois sérieux et séduisant. Que ce soit en anglais (excellent) ou en français (bon), il discutait avec brio, faisant montre de son vieux culte des chiffres et de l'efficacité. Comme il plaisait ! Cela me remplit d'orgueil. En quelques heures, il s'attira la sympathie de tous, et on ne cessait de l'appeler ici et là.

Il n'y eut qu'un moment où il changea brusquement, ce fut le soir précédant son intervention à la conférence. Il devint distant et désagréable, et il me sembla dévoré par l'anxiété. Il se mit à dire du mal du texte qu'il avait préparé, répéta plusieurs fois qu'il n'écrivait pas avec la même facilité que moi, et s'énerma parce qu'il n'avait pas eu le temps de bien travailler. Je me sentis coupable – était-ce notre histoire compliquée qui l'avait perturbé ? – et tentai de me faire pardonner en l'enlaçant, l'embrassant et l'invitant à me lire ses pages. Il me les lut, et son air d'écolier apeuré m'attendrit. Son texte ne me sembla pas moins ennuyeux que ceux que j'avais écoutés dans l'amphithéâtre, cependant je le louai chaleureusement, et Nino se calma. Le lendemain matin, il s'exprima avec un enthousiasme factice et on l'applaudit. Le soir, un des universitaires prestigieux, un Américain, l'invita à s'asseoir près de lui. Je restai seule, mais ce ne fut pas pour me déplaire. Quand Nino était là, je ne parlais à personne, alors qu'en son absence je fus obligée de me débrouiller avec mon français poussif, et c'est ainsi que je fis connaissance d'un couple de Parisiens. Ils me plurent car je découvris bientôt qu'ils se trouvaient dans une situation assez proche de la nôtre. Tous deux trouvaient étouffante l'institution de la famille, tous deux avaient laissé derrière eux, avec douleur, conjoints et enfants, et tous deux avaient l'air heureux. Lui, Augustin, la cinquantaine, avait le visage rubicond, des yeux bleu ciel très vifs et une grosse moustache tirant sur le blond. Elle, Colombe, une petite trentaine d'années comme moi, avait des cheveux noirs très courts, des yeux et des lèvres bien dessinés sur un visage menu, et elle était d'une élégance fascinante. Je discutai surtout avec Colombe, qui avait un garçon de sept ans.

« Dans quelques mois, dis-je, ma fille aînée aura sept ans, mais elle en est déjà à sa deuxième année d'école primaire, elle est douée.

— Mon fils est très éveillé et il a de l'imagination.

— Comment a-t-il pris votre séparation ?

— Bien.

— Il n'en a pas souffert du tout ?

— Les enfants ne sont pas rigides comme nous, ils sont élastiques. »

Elle insista sur l'élasticité qu'elle attribuait à l'enfance et j'eus l'impression que cela la rassurait. Elle ajouta : Dans notre milieu, il est assez fréquent que les parents se séparent, les enfants savent que c'est possible. Mais alors même que je lui racontais qu'au contraire, moi je ne connaissais pas d'autres femmes séparées à l'exception d'une de mes amies, elle changea brusquement de registre et se mit à se plaindre de son fils : Il est intelligent mais il est lent, s'exclama-t-elle, à l'école ils disent qu'il est brouillon. Je fus frappée par le fait qu'elle s'exprimait soudain sans tendresse et presque avec ressentiment, comme si le gamin se comportait ainsi pour la contrarier, ce qui me mit mal à l'aise. Son compagnon dut s'en apercevoir car il s'immisça dans la conversation et se vanta de ses deux fils à lui, l'un de quatorze ans et l'autre de dix-huit, et dit en riant que tous deux plaisaient aussi bien aux femmes jeunes qu'aux plus mûres. Quand Nino revint à mon côté, les deux hommes – Augustin surtout – se mirent à dire pis que pendre de nombreux conférenciers. Colombe se joignit à eux avec un entrain un peu forcé. La médisance créa bien vite un lien. Augustin parla et but beaucoup pendant toute la soirée, et sa compagne s'esclaffait dès que Nino réussissait à ouvrir la bouche. Ils nous invitèrent à aller à Paris avec eux, en voiture.

Les conversations sur nos enfants et cette proposition à laquelle nous ne répondîmes ni oui ni non me remirent les pieds sur terre. Jusqu'à cet instant, Dede et Elsa n'avaient cessé de me revenir à l'esprit, ainsi que Pietro, mais comme

suspendus dans un monde parallèle, immobiles autour de notre table de cuisine à Florence, devant le téléviseur ou bien dans leurs lits. Soudain, mon univers rentra à nouveau en communication avec le leur. Je réalisai que ces journées de Montpellier allaient bientôt s'achever et que Nino et moi, inévitablement, allions regagner nos domiciles et affronter nos crises conjugales respectives, moi à Florence et lui à Naples. Le corps de mes filles se confondit à nouveau avec le mien, dans un contact violent et douloureux. Je n'avais aucune nouvelle d'elles depuis cinq jours et cette prise de conscience me donna une forte nausée, la nostalgie devint insupportable. J'eus peur non pas du futur en général, qui me paraissait désormais inéluctablement occupé par Nino, mais des heures à venir, demain, après-demain. Je ne pus résister et, bien qu'il fût près de minuit – quelle importance, pensai-je, Pietro ne dort jamais! –, je tentai de téléphoner.

Ce fut assez laborieux, mais je finis par avoir la ligne. Allô, dis-je. Allô, répétai-je. Je savais que Pietro était au bout du fil et je l'appelai par son prénom : Pietro, c'est Elena, comment vont les filles? La communication s'interrompit. J'attendis quelques minutes, puis demandai à l'opérateur de rappeler. J'étais déterminée à insister toute la nuit, mais cette fois Pietro répondit :

« Qu'est-ce que tu veux ?

— Dis-moi comment vont les filles.

— Elles dorment.

— Je sais, mais comment vont-elles ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Ce sont mes filles.

— Tu les as abandonnées, elles ne veulent plus être tes filles.

— C'est ce qu'elles t'ont dit ?

— C'est ce qu'elles ont dit à ma mère.

- Tu as fait venir Adele ?
— Oui.
— Dis-leur que je rentre dans quelques jours.
— Non, ne rentre pas. Ni moi ni les filles ni ma mère ne voulons plus te voir. »

4

Je pleurai un bon coup, puis me calmai et rejoignis Nino. Je voulais lui raconter ce coup de fil, je voulais qu'il me console. Mais alors que je m'apprêtais à frapper à sa porte, je l'entendis parler avec quelqu'un. J'hésitai. Il était au téléphone, je ne comprenais pas ce qu'il disait, pas même dans quelle langue il s'exprimait, pourtant je me dis immédiatement qu'il discutait avec sa femme. C'était donc ce qui se passait, tous les soirs ? Quand j'allais me préparer pour la nuit dans ma chambre et qu'il restait seul, il appelait Eleonora ? Cherchaient-ils à se séparer sans conflit ? Ou bien étaient-ils en train de se réconcilier et, la parenthèse de Montpellier finie, elle le reprendrait ?

Je me décidai à frapper. Nino s'interrompit, il y eut un silence, puis il recommença à parler en baissant encore la voix. Cela m'énerva et je frappai à nouveau, sans nul effet. Je dus frapper une troisième fois, et avec force, pour qu'il vienne m'ouvrir. Quand il le fit, je le pris aussitôt de front : je l'accusai de me cacher à sa femme, lui criai que j'avais téléphoné à Pietro, que mon mari ne voulait plus me laisser voir les filles et que je mettais toute mon existence en péril tandis que lui, il roucoulait au téléphone avec Eleonora ! Ce fut une sale nuit de disputes, nous eûmes du mal à nous rabibocher. Nino chercha par tous les moyens à me calmer :

il riait nerveusement, s'en prenait à Pietro pour la manière dont il m'avait traitée et m'embrassait, je le repoussais, il murmurait que j'étais folle. Mais j'eus beau le harceler, il n'avoua jamais qu'il était au téléphone avec sa femme, il jura même sur la tête de son fils que, depuis le jour où il avait quitté Naples, il n'avait plus eu de ses nouvelles.

« Alors à qui tu téléphonais ? »

— À un collègue, ici à l'hôtel.

— À minuit ?

— Oui, à minuit.

— menteur !

— C'est la vérité. »

Pendant un long moment, je me refusai à faire l'amour, je ne pouvais pas, je craignais de ne plus être aimée. Puis je cédaï pour ne pas devoir me dire que tout était déjà fini.

Le lendemain matin, pour la première fois après bientôt cinq jours de vie commune, je me réveillai de mauvaise humeur. Il fallait partir, la conférence allait bientôt se conclure. Mais je ne voulais pas que Montpellier soit une parenthèse, je craignais de rentrer chez moi, je craignais que Nino ne regagne son domicile, je craignais de perdre les filles pour toujours. Quand Augustin et Colombe proposèrent à nouveau de nous conduire à Paris et qu'ils offrirent même de nous loger, je me tournai vers Nino, espérant que lui aussi n'attendait rien d'autre qu'une occasion de dilater le temps et d'éloigner notre retour. Mais il secoua la tête, navré, et répondit : C'est impossible, nous devons rentrer en Italie, et il parla d'avions, de billets, de trains et d'argent. J'étais fragilisée : j'éprouvai déception et rancœur. J'ai vu juste, me dis-je, il a menti, et la rupture avec sa femme n'est pas définitive. Il lui avait donc parlé tous les soirs, il s'était engagé à rentrer à la fin de la conférence et il ne pouvait même pas s'attarder deux ou trois jours ! Et moi ?

Je me souvins de la maison d'édition à Nanterre et de ma

petite étude sur l'invention de la femme par les hommes. Jusqu'alors, je n'avais parlé de moi avec personne, pas même avec Nino. J'avais été la femme souriante mais presque muette qui dormait avec le brillant professeur de Naples, la femme toujours collée à lui, attentive à ses exigences et à ses pensées. Mais à ce moment-là, je lançai avec une feinte allégresse : C'est Nino qui doit rentrer, moi par contre, j'ai un engagement à Nanterre ! Un de mes travaux est sur le point de sortir – peut-être est-il déjà sorti, d'ailleurs –, quelque chose entre le récit et l'essai : et si je parlais avec vous ? Je pourrais faire un saut chez mon éditeur. Tous deux me regardèrent comme si je n'avais commencé à exister qu'à cet instant, et ils me demandèrent de quoi je m'occupais. Je leur répondis brièvement, et il s'avéra que Colombe connaissait bien la dame qui gérait la petite – mais, comme je le découvris alors, prestigieuse – maison d'édition. Je me laissai aller, parlai avec trop de fougue et exagérai peut-être un peu l'envergure de ma carrière littéraire. Je ne le fis pas à l'attention des deux Français mais de Nino. Je voulus lui rappeler que j'avais une vie à moi avec mes propres satisfactions, que j'avais été capable d'abandonner mes filles et Pietro, et que je pouvais me passer de lui aussi – et pas dans une semaine, pas dans dix jours, mais maintenant.

Il m'écouta et puis, sérieux, dit à Colombe et Augustin : D'accord, si ça ne vous dérange pas, alors nous profiterons de votre voiture. Mais lorsque nous nous retrouvâmes seuls, il m'adressa un discours dans un style fiévreux, et passionné quant à son contenu, dont le but était de me faire comprendre que je devais avoir confiance en lui et que notre situation avait beau être compliquée, nous en viendrions sans nul doute à bout : seulement, pour ce faire, il fallait d'abord rentrer chez nous, nous ne pouvions fuir de Montpellier à Paris et puis vers qui sait quelle autre ville encore,

nous devons affronter nos conjoints, et ensuite commencer à vivre ensemble. Tout à coup, j'eus l'impression qu'il était non seulement raisonnable mais sincère. Je fus troublée, je l'embrassai et lui murmurai « d'accord ». Nous partîmes néanmoins pour Paris : j'avais besoin de quelques jours encore.

5

Nous fîmes un long voyage, le vent soufflait fort et parfois il pleuvait. Le paysage était d'une pâleur incrustée de rouille, mais par moments le ciel se déchirait et tout devenait brillant, à commencer par la pluie. Je me serrai contre Nino pendant tout le trajet, m'endormant de temps à autre sur son épaule, et je sentis à nouveau avec délice que j'avais franchi toutes mes limites. J'aimais la langue étrangère qui résonnait à l'intérieur de la voiture, j'aimais l'idée d'aller vers un livre que j'avais écrit en italien et qui pourtant, grâce à Mariarosa, voyait le jour pour la première fois dans une autre langue. Il m'arrivait des événements si extraordinaires, des choses tellement stupéfiantes ! Je perçus ce petit volume comme une pierre bien à moi, lancée selon une trajectoire imprévisible et à une vitesse qui était sans comparaison avec les cailloux que Lila et moi jetions, dans notre enfance, contre les bandes de garçons.

Mais le trajet ne fut pas toujours agréable, et j'éprouvai parfois de la tristesse. Et puis j'eus bientôt l'impression que Nino employait avec Colombe un ton qu'il n'avait pas avec Augustin, sans compter qu'il lui touchait souvent l'épaule du bout des doigts. Progressivement, ma mauvaise humeur augmenta, et je m'aperçus que tous deux se comportaient

avec une familiarité croissante. Arrivés à Paris, ils avaient établi d'excellents rapports et bavardaient intensément entre eux, et elle riait souvent en se recoiffant d'un geste machinal.

Augustin habitait un bel appartement sur le canal Saint-Martin, où Colombe avait emménagé depuis peu. Même après nous avoir attribué une chambre, ils ne nous laissèrent pas nous coucher. J'eus l'impression qu'ils craignaient de rester seuls, leurs bavardages ne cessaient jamais. J'étais fatiguée et tendue. C'était moi qui avais voulu aller à Paris, et à présent il me paraissait absurde de me retrouver en ces lieux, parmi des inconnus, avec Nino qui ne s'occupait pratiquement pas de moi, loin de mes filles. Une fois dans notre chambre, je demandai à Nino :

« Colombe te plaît ? »

— Elle est sympathique.

— Je t'ai demandé si elle te plaît.

— Tu as envie de te disputer ?

— Non.

— Alors réfléchis : comment Colombe pourrait-elle me plaire, puisque je suis amoureux de toi ? »

Au moindre ton un peu sec de sa part, j'étais effrayée, j'avais peur de devoir reconnaître que quelque chose ne marchait pas entre nous. Il est simplement aimable avec des personnes qui ont été aimables avec nous, me dis-je avant de m'endormir. Mais je passai une mauvaise nuit. À un moment donné, j'eus l'impression d'être seule dans le lit, j'essayai de me réveiller mais sombrai à nouveau dans le sommeil. Je réémergeai je ne sais combien de temps plus tard. Nino se tenait maintenant debout dans l'obscurité, en tout cas ce fut mon impression. Dors ! me dit-il. Je me rendormis.

Le lendemain, nos hôtes nous accompagnèrent à Nanterre. Pendant tout le trajet, Nino continua ses plaisanteries

pleines de sous-entendus avec Colombe. Je m'efforçai de ne pas y attacher d'importance. Comment pouvais-je imaginer vivre avec lui si je devais passer mon temps à le surveiller ? Arrivés à destination, il adopta également un comportement amical et séducteur avec l'amie de Mariarosa, la propriétaire de la maison d'édition, ainsi qu'avec son associée – l'une avait une quarantaine d'années, l'autre la soixantaine, et toutes deux étaient bien loin de posséder la grâce de la compagne d'Augustin –, et je poussai un soupir de soulagement. Il ne faut pas y voir de malice, conclus-je, il fait comme ça avec toutes les femmes. Enfin, je me sentis à nouveau bien.

Les deux éditrices m'accueillirent avec beaucoup de chaleur et prirent des nouvelles de Mariarosa. J'appris que mon volume était arrivé depuis peu en librairie mais que deux critiques avaient déjà été publiées. La dame la plus âgée me les montra : elle semblait elle-même étonnée de tout le bien qu'on disait de moi, et qu'elle répéta à Colombe, Augustin et Nino. Je parcourus les articles, deux lignes par-ci, quatre par-là. Ils étaient signés par des femmes – je n'avais jamais entendu parler d'elles, mais Colombe et les deux éditrices, si – qui, en effet, louaient mon livre sans réserve. J'aurais dû être contente : la veille, j'avais été obligée de m'encenser moi-même, or maintenant je n'avais plus besoin de le faire. Toutefois, je réalisai que je n'arrivais pas à exulter. C'était comme si, à partir du moment où j'aimais Nino et où il m'aimait, cet amour transformait tout ce qui m'arrivait et m'arriverait de beau en un agréable effet secondaire, rien d'autre. Je montrai ma satisfaction avec retenue et répondis de vagues oui aux projets promotionnels de mes éditrices. Il vous faudra revenir bientôt, s'exclama la plus âgée des deux, en tout cas nous le souhaitons ! La plus jeune ajouta : Mariarosa nous a parlé de votre crise conjugale, espérons que vous vous en sortirez sans trop souffrir.

Je découvris ainsi que la nouvelle de ma rupture avec Pietro n'avait pas seulement atteint Adele, mais elle était aussi arrivée à Milan, et même en France. Tant mieux, me dis-je, ainsi il sera plus facile de rendre notre séparation définitive. Je me dis : Je prendrai ce qui me revient, il ne faut pas que je vive dans la peur de perdre Nino, et je ne dois pas m'inquiéter pour Dede et Elsa. J'ai de la chance, il m'aimera toujours et mes filles sont mes filles, tout va s'arranger.

6

Nous rentrâmes à Rome. Nous nous dûmes au revoir avec des serments à répétition – nous ne faisons que ça. Puis Nino partit pour Naples et moi pour Florence.

Je regagnai mon domicile presque sur la pointe des pieds, persuadée qu'une des épreuves les plus difficiles de ma vie m'attendait. En fait, les filles m'accueillirent avec une joie inquiète et se mirent à me talonner partout dans la maison – pas seulement Elsa mais aussi Dede –, on aurait dit qu'elles pensaient que, si elles me perdaient de vue, j'allais disparaître à nouveau ; Adele fut aimable et ne fit pas la moindre allusion à la situation qui l'avait amenée chez moi ; Pietro, très pâle, se contenta de me remettre une feuille sur laquelle étaient inscrits les appels téléphoniques que j'avais reçus (le nom de Lila dominait : quatre tentatives), puis il bougonna qu'il devait aller travailler et, deux heures plus tard, il était déjà parti, sans même dire au revoir à sa mère ni aux enfants.

Il fallut quelques jours pour qu'Adele exprime clairement son opinion : selon elle, je devais reprendre mes esprits et

revenir auprès de mon mari. Mais il lui fallut encore plusieurs semaines pour se convaincre que je ne voulais vraiment faire ni l'un ni l'autre. Pendant ce laps de temps, elle n'éleva jamais la voix, ne perdit jamais son calme, et n'ironisa pas une seule fois sur mes longues et fréquentes conversations téléphoniques avec Nino. Elle s'intéressa plutôt aux coups de fil des deux dames de Nanterre, qui me tenaient au courant des progrès de mon livre et du calendrier des rencontres qui allaient m'entraîner à travers la France. Elle ne s'étonna pas des bonnes critiques dans les journaux français, paria que le texte recevrait bientôt la même attention en Italie, et affirma qu'elle serait en mesure d'obtenir bien plus dans nos quotidiens. Surtout, elle loua avec insistance mon intelligence, ma culture et mon courage, et ne prit jamais la défense de son fils, qui d'ailleurs était toujours absent.

Je ne crus pas que Pietro avait réellement des engagements de travail hors de Florence. En revanche, je fus immédiatement persuadée, ce qui me remplit de colère et même d'un soupçon de mépris, qu'il avait confié à sa mère la tâche de résoudre notre crise, et qu'il était allé se terrer quelque part afin de travailler à son interminable livre. Un jour, je ne pus me retenir et lançai à Adele :

« C'était vraiment difficile, de vivre avec ton fils.

— Aucun homme n'est facile à vivre.

— Avec lui, crois-moi, c'était particulièrement difficile.

— Tu crois que ça se passera mieux avec Nino ?

— Oui.

— Je me suis renseignée : il circule vraiment de vilains bruits sur lui, à Milan.

— Je n'ai pas besoin des bruits de Milan. Je l'aime depuis deux décennies et tu peux m'épargner les ragots. Je sais plus de choses sur lui que personne.

— Ça te fait tellement plaisir, de dire que tu l'aimes !

— Et pourquoi ça ne devrait pas me faire plaisir ?

— Tu as raison : pourquoi ? Je me suis trompée : quand quelqu'un est amoureux, il est impossible de lui ouvrir les yeux. »

Après cela, nous ne mentionnâmes plus Nino. Et quand je lui confiai les filles pour courir à Naples, elle ne cilla pas. Elle ne cilla pas non plus lorsque je lui expliquai que, une fois rentrée de Naples, je repartirais pour la France, où je resterais une semaine. Elle me demanda seulement, avec une légère inflexion ironique :

« Et à Noël, tu seras là ? Tu seras avec tes filles ? »

Sa question me vexa presque et je répondis :

« Bien sûr ! »

Je bourrai ma valise de dessous et de vêtements élégants. Dede et Elsa, qui ne posaient jamais de question sur leur père qu'elles ne voyaient pourtant pas depuis longtemps, prirent très mal l'annonce de ce nouveau départ. Dede en vint à me crier des choses qui ne venaient certainement pas d'elle, et me lança : Très bien, va-t'en, t'es moche et t'es méchante ! J'adressai un regard à Adele, espérant qu'elle interviendrait pour les faire jouer et les distraire, mais elle ne broncha pas. Quand elles virent que je me dirigeais vers la porte, elles commencèrent à pleurer. Elsa se mit à crier : Je veux venir avec toi ! Au début Dede résista, s'efforça de me manifester toute son indifférence, voire son mépris, mais elle finit par céder et montra un désespoir encore plus grand que sa sœur. Elles s'accrochaient à ma robe et voulaient me faire lâcher ma valise, je dus m'arracher à elles. Leurs pleurs m'accompagnèrent jusque dans la rue.

Le voyage vers Naples me parut très long. À l'approche de la ville, je me postai à la fenêtre. Plus le train ralentissait, se faufilant dans l'espace urbain, plus je me sentais épuisée et anxieuse. Je perçus la laideur de la banlieue avec ces petits immeubles gris bordant les voies, avec les pylônes, les

signaux lumineux et les parapets de pierre. Quand le train entra en gare, j'eus l'impression que la Naples à laquelle je me sentais liée, la Naples où je revenais, se réduisait désormais uniquement à Nino. Je savais qu'il avait encore plus de problèmes que moi. Eleonora l'avait chassé de chez eux, pour lui aussi tout était devenu provisoire. Depuis quelques semaines, il habitait chez un collègue d'université, à quelques pas du Duomo. Où allait-il m'emmener ? Qu'allions-nous faire ? Et surtout, quelles décisions allions-nous prendre puisque, concrètement, nous n'avions pas l'ombre d'une idée sur l'issue à donner à notre aventure ? Tout ce que je savais, c'était que je brûlais de désir, je mourais d'envie de le revoir. Je descendis du train en craignant que quelque chose ne l'ait empêché de venir me chercher sur le quai. Mais il était là : vu sa taille, il ressortait dans le flot des voyageurs.

Je fus rassurée, et le fus plus encore quand je découvris qu'il avait pris une chambre dans un petit hôtel de Mergellina, prouvant ainsi qu'il n'avait nulle intention de me cacher chez son ami. Nous étions fous amoureux et le temps passa à vive allure. Dans la soirée, nous nous promenâmes serrés l'un contre l'autre sur le bord de mer, il avait passé un bras autour de mes épaules et se penchait de temps en temps pour m'embrasser. J'essayai par tous les moyens de le convaincre de venir avec moi en France. Il se laissa tenter, puis fit marche arrière et se retrancha derrière son travail à l'université. Il ne parla jamais d'Eleonora ou d'Albertino, comme si les citer avait pu suffire à gâcher notre plaisir d'être ensemble. En revanche, moi je lui parlai du désespoir des filles, et lui dis qu'il fallait trouver une solution au plus vite. Je sentis qu'il était nerveux, très sensible à la moindre tension, et je craignais qu'il ne m'annonce d'un moment à l'autre : Je n'en peux plus, je rentre chez moi. Mais j'étais sur une fausse piste. Au moment d'aller dîner, il me révéla

le problème. Se faisant sérieux, il me dit soudain qu'il y avait quelque chose de nouveau et de désagréable.

« Dis-moi, murmurai-je.

— Ce matin, Lina m'a téléphoné.

— Ah bon.

— Elle veut nous voir. »

7

La soirée se gâta. Nino expliqua que c'était ma belle-mère qui avait révélé à Lila ma présence à Naples. Il s'exprima avec grand embarras, choisissant soigneusement ses mots et soulignant des informations telles que : Lina n'avait pas mes coordonnées, elle a demandé à ma sœur le numéro de mon collègue, elle m'a téléphoné peu avant que je vienne te chercher à la gare, si je ne te l'ai pas dit tout de suite, c'est parce que je craignais de t'énerver et de fiche en l'air notre journée. Il conclut, navré :

« Tu sais comment elle est, je n'ai pas pu dire non. On a rendez-vous avec elle demain à 11 heures, elle sera devant la bouche de métro de la Piazza Amedeo. »

Je ne pus me contrôler :

« Depuis quand est-ce que vous avez repris contact ? Vous vous êtes vus ?

— Mais qu'est-ce que tu dis ? Bien sûr que non !

— Je ne te crois pas.

— Elena, je te jure que je n'ai pas vu ni parlé à Lina depuis 1963.

— Tu sais que son gosse n'est pas de toi ?

— Elle me l'a dit ce matin.

— Alors vous avez parlé longtemps, et de choses intimes !

— C'est elle qui a sorti la question du gamin.

— Et toi, pendant tout ce temps, tu n'as jamais eu la curiosité d'en savoir plus ?

— Ça c'est mon problème, je ne pense pas qu'il soit indispensable d'en discuter.

— Maintenant tes problèmes sont aussi les miens. On a beaucoup de choses à se dire et on a peu de temps, je n'ai pas quitté mes filles pour perdre la journée avec Lina ! Comment est-ce que tu as pu arranger ce rendez-vous ?

— J'ai pensé que ça te ferait plaisir. Et puis de toute façon, il y a le téléphone : appelle ton amie, dis-lui que nous sommes occupés et que tu ne peux pas la voir ! »

Voilà, tout à coup il avait perdu patience, et je me tus. Oui, je savais bien comment était Lila. Depuis que j'étais rentrée à Florence, elle m'avait souvent appelée, mais j'avais autre chose en tête, et non seulement j'avais toujours racroché, mais j'avais prié Adele – si jamais c'était elle qui répondait – de dire à Lila que je n'étais pas là. Pourtant elle n'avait jamais renoncé. C'était donc plausible : elle avait appris ma visite à Naples par Adele, s'était dit que je n'irais pas au quartier et, pour me voir, elle avait trouvé le moyen de contacter Nino. Qu'y avait-il de mal ? Et surtout, à quoi m'attendais-je ? Je savais depuis toujours qu'il avait aimé Lila et que Lila l'avait aimé. Alors quoi ? Cela s'était produit il y a si longtemps ! Ma jalousie était déplacée. Je caressai doucement la main de Nino et murmurai : D'accord, demain on ira sur la Piazza Amedeo.

Pendant le dîner, ce fut lui qui parla longuement de notre avenir. Il me fit promettre de demander la séparation dès mon retour de France. De son côté, il m'assura qu'il avait déjà contacté un ami avocat et que, malgré toutes les difficultés, et même si Eleonora et sa famille allaient certainement lui donner du fil à retordre, il était déterminé à aller jusqu'au bout. Tu sais, fit-il, ici à Naples, ces choses-là sont

plus compliquées : les parents de ma femme ne sont pas plus évolués que les miens ou les tiens, et ne se conduisent pas mieux qu'eux ; ils ont beau pratiquer des professions libérales de haut vol et avoir plein d'argent, ça ne change rien à leur mentalité. Et, comme pour préciser sa pensée, il se mit à parler favorablement de mes beaux-parents : Malheureusement, s'exclama-t-il, moi je n'ai pas affaire, comme toi, à des gens bien comme les Airoti ! Il les décrivit comme des personnes merveilleusement civilisées, héritières d'une admirable tradition culturelle.

Je l'écoutai, mais désormais Lila s'était immiscée entre nous, à notre table, et je ne parvins pas à l'éloigner. Pendant qu'il parlait, je me souvins de tous les ennuis dans lesquels elle s'était fourrée afin de pouvoir être avec lui, sans se soucier de ce qu'auraient pu lui faire Stefano, son frère Rino ou Michele Solara. Et, pendant une fraction de seconde, l'allusion de Nino à nos parents me fit repenser à Ischia, à cette soirée sur la plage des Maronti – Lila avec Nino à Forio, moi sur le sable humide avec Donato – et j'en éprouvai de l'horreur. Ça, me dis-je, c'est un secret que je ne pourrai jamais lui révéler. Même au sein d'un couple qui s'aime, bien des paroles demeurent indicibles, et le risque est grand que d'autres personnes les prononcent, provoquant la destruction de ce couple. Son père et moi, Lila et lui. Je m'arrachai à cette sensation de répulsion, puis évoquai Pietro et sa grande souffrance. Nino s'enflamma, ce fut à son tour d'être jaloux, et j'essayai de le rassurer. Il exigea des ruptures nettes et un point final, et je les exigeai moi aussi : cela nous paraissait indispensable pour commencer une nouvelle vie. Nous réfléchîmes à quand et où. Le travail retenait inévitablement Nino à Naples, tandis que les filles me retenaient à Florence.

« Reviens vivre ici, me dit-il soudain, déménage au plus vite !

— C'est impossible, il faut bien que Pietro puisse voir les filles.

— Vous alternerez : une fois tu les lui amèneras, la fois d'après il descendra.

— Il ne voudra pas.

— Si, il acceptera. »

La soirée fila de cette manière. Plus nous disséquions la question, plus elle nous semblait compliquée ; plus nous nous imaginions vivre ensemble – chaque jour, chaque nuit –, plus nous nous désirions, et là les difficultés s'évanouissaient. Dans le restaurant vide, les serveurs bavardaient entre eux en sourdine et bâillaient. Nino paya et nous regagnâmes le bord de mer, encore très animé. Un instant, tandis que je fixais l'eau noire en respirant l'odeur marine, j'eus l'impression que mon quartier était bien plus loin de moi que lorsque j'étais partie à Pise ou à Florence. Même Naples, tout à coup, me sembla très loin de Naples, et Lila de Lila : je sentis que ce n'était pas elle que j'avais près de moi, mais mes propres angoisses. Tout ce qu'il y avait de proche, de très proche, c'était Nino et moi, et rien d'autre. Je lui murmurai à l'oreille : Allons nous coucher.

8

Le lendemain, je me levai de bonne heure et m'enfermai dans la salle de bain. Je pris une longue douche et me séchai les cheveux avec soin, craignant que le sèche-cheveux de l'hôtel, avec son souffle trop violent, ne leur donne un vilain pli. Peu avant 10 heures, je réveillai Nino qui, encore étourdi de sommeil, me couvrit de compliments pour la robe que j'avais passée. Il tenta de m'attirer à nouveau près

de lui et je me dérobai. J'avais beau m'efforcer de faire mine de rien, j'avais du mal à pardonner. À cause de lui, cette nouvelle journée d'amour s'était transformée en jour de Lila, et à présent le temps était uniquement suspendu à cette rencontre imminente.

J'entraînai Nino pour aller prendre le petit-déjeuner et il me suivit, accommodant. Il ne rit pas, ne se ficha pas de moi, et dit en effleurant mes cheveux du bout des doigts : Tu es magnifique ! À l'évidence, il sentait que j'étais inquiète. Et c'était vrai : je craignais que Lila ne vienne à notre rendez-vous dans sa forme la meilleure. Moi j'étais comme j'étais, alors qu'elle, elle était élégante par nature. De surcroît, elle avait à nouveau de l'argent, et si elle le voulait, elle pouvait prendre soin d'elle comme elle l'avait fait, jeune fille, avec l'argent de Stefano. Je ne voulais pas que Nino en reste à nouveau ébloui.

Nous sortîmes vers 10 heures et demie, un vent froid soufflait. Nous partîmes à pied et sans nous presser en direction de la Piazza Amedeo, je frissonnais malgré mon manteau épais, et il avait passé un bras autour de mes épaules. Nous ne fîmes jamais allusion à Lila. Nino parla, de manière un peu artificielle, de tous les progrès en cours à Naples maintenant qu'il y avait un maire communiste, et il recommença à me presser pour que je le rejoigne au plus vite avec les filles. Il me tint serrée contre lui pendant tout le parcours, et j'espérai qu'il continuerait à le faire jusqu'à la station. J'imaginai Lila déjà devant l'entrée du métro : elle nous verrait de loin, nous trouverait beaux et serait obligée de se dire « c'est un couple parfait ». Mais, à quelques mètres du lieu de rendez-vous, il enleva son bras et alluma une cigarette. Instinctivement, je lui pris la main et la serrai fort, et c'est ainsi que nous arrivâmes sur la place.

Je ne vis pas tout de suite Lila, et j'eus l'espoir un instant qu'elle ne viendrait pas. Or j'entendis qu'elle m'appelait

– elle m’appelait avec son ton impérieux de toujours, comme s’il était simplement inconcevable que je ne puisse pas l’entendre, me retourner et obéir à sa voix. Elle se trouvait devant le café qui faisait face au tunnel du métro, mains enfoncées dans les poches d’un gros manteau marron, plus maigre que d’ordinaire, un peu voûtée et ses cheveux d’un noir brillant striés de fils argentés et coiffés en queue-de-cheval. Elle me sembla être la Lila de toujours, la Lila adulte, marquée par l’expérience de l’usine : elle n’avait rien fait pour s’embellir. Elle me serra fort dans ses bras, une étreinte intense que je lui rendis sans y mettre d’énergie, puis elle me posa sur les joues deux baisers sonores accompagnés d’un rire joyeux. Elle tendit distraitemment la main à Nino.

Nous nous installâmes dans le café et elle monopolisa pratiquement la parole, comme si nous étions seules. Elle s’en prit d’emblée à l’hostilité qui, à l’évidence, se lisait sur mon visage, et elle me dit d’un ton affectueux et rieur : D’accord, j’ai eu tort, tu t’es vexée, mais maintenant c’est fini ! Depuis quand tu es aussi susceptible ? Tu sais bien que j’aime tout chez toi, on fait la paix ?

Je me dérobai avec de petits sourires mi-figue mi-raisin, ne lui dis ni oui ni non. Elle s’était assise face à Nino mais ne lui accorda jamais un regard et ne lui adressa pas un mot. Elle était là pour moi et, à un moment donné, elle me prit la main, que je retirai doucement. Elle voulait une réconciliation et avait l’intention de faire à nouveau partie de ma vie, bien qu’elle désapprouvât la direction que je donnais à mon existence. Je m’en rendis compte à sa façon de poser question sur question sans se soucier des réponses. Elle était tellement désireuse d’occuper à nouveau tous les recoins de ma vie qu’à peine effleurait-elle un sujet qu’elle passait immédiatement à un autre :

« Comment ça se passe avec Pietro ?

- Mal.
- Et tes filles ?
- Elles vont bien.
- Tu vas divorcer ?
- Oui.
- Et vous deux, vous allez vivre ensemble ?
- Oui.
- Où ça, dans quelle ville ?
- Je ne sais pas.
- Reviens vivre ici !
- C'est compliqué.
- Je peux m'occuper de te trouver un appartement.
- Si j'en ai besoin, je te le dirai.
- Et tu écris ?
- J'ai publié un livre.
- Un nouveau ?
- Oui.
- Personne n'en a parlé.
- Pour le moment, il est sorti seulement en France.
- En français ?
- Bien sûr.
- Un roman ?
- Un récit, mais avec des réflexions.
- De quoi il parle ? »

Je demeurai vague avant de couper court. Je préférerais prendre des nouvelles d'Enzo, de Gennaro, du quartier et de son travail. Parlant de son fils, elle eut un regard amusé et m'annonça que j'allais bientôt le voir : pour le moment il était encore à l'école, mais il allait arriver avec Enzo, et il y aurait aussi une belle surprise. En revanche, quand elle évoqua le quartier, elle prit un air indifférent. Au sujet de la vilaine mort de Manuela Solara et des désordres qui en avaient découlé, elle fit : Oh, ça c'est rien, on meurt assassiné ici comme partout en Italie. Ensuite, étrangement, elle

mentionna ma mère, dont elle loua l'énergie et l'ingéniosité, bien qu'elle fût parfaitement au courant de nos rapports conflictuels. Et tout aussi étrangement, elle se montra pleine d'affection envers ses parents, précisant qu'elle mettait de l'argent de côté afin d'acquérir l'appartement où ils vivaient depuis toujours, et de leur apporter ainsi la tranquillité. Cela me fait plaisir, expliqua-t-elle comme si elle devait justifier cet élan de générosité : j'y suis née, j'y suis attachée, et si Enzo et moi nous travaillons dur, nous pouvons le racheter. Elle trimait désormais jusqu'à douze heures par jour, non seulement pour Michele Solara mais aussi pour d'autres clients. J'apprends à me servir d'une nouvelle machine, raconta-t-elle, le Système 32, qui est beaucoup mieux que celui que je t'ai montré lorsque tu es venue à Acerra : c'est un boîtier blanc avec un tout petit écran de six pouces, un clavier et une imprimante intégrée. Elle parla et parla encore de systèmes plus perfectionnés qui arrivaient. Elle était très bien informée, et comme toujours elle s'enflammait pour tout ce qui était nouveau avant de s'en lasser au bout de quelques jours. D'après elle, ce nouvel engin avait une beauté bien à lui. Dommage, ajouta-t-elle, qu'en dehors de la machine il n'y ait que de la merde.

À ce moment-là Nino intervint, et il fit exactement le contraire de ce que j'avais fait jusque-là : il se mit à lui donner des informations détaillées. Il parla avec enthousiasme de mon livre, dit qu'il ne tarderait pas à sortir en Italie aussi, cita les bonnes critiques françaises que j'avais reçues, signala que j'avais beaucoup de problèmes avec mon mari et les filles, évoqua la rupture avec sa femme, répéta qu'il n'y avait d'autre solution que de vivre à Naples, l'encouragea même à nous chercher un logement, et lui posa deux ou trois questions pertinentes sur son travail et celui d'Enzo.

Je l'écoutai avec un peu d'appréhension. Il s'exprima toujours d'un ton détaché, afin de me prouver : primo, que

c'était vrai qu'il n'avait jamais revu Lila, et deusio, qu'elle n'avait plus aucune influence sur lui. Pas une seconde il n'utilisa le ton séduisant qu'il avait déployé avec Colombe et qui lui venait tout naturellement avec les femmes. Il n'inventa pas d'expressions mielleuses, ne la regarda jamais droit dans les yeux et ne l'effleura pas : sa voix ne prit un peu de chaleur que lorsqu'il m'adressa des louanges.

Cela ne m'empêcha pas de me rappeler la plage de Citara et la façon dont Lila et lui s'étaient servis des prétextes les plus variés pour forger leur entente et m'exclure. Mais j'eus l'impression qu'en cette occasion c'était le contraire qui se produisait. Même lorsqu'ils se posèrent réciproquement des questions et y répondirent, ils le firent en s'ignorant et en s'adressant à moi comme si j'étais leur unique interlocutrice.

Ils discutèrent ainsi une bonne demi-heure sans tomber d'accord sur rien. Ce qui m'étonna surtout, c'était qu'ils tenaient à souligner leurs divergences sur Naples. Ma compétence politique était désormais bien mince : les besoins des filles, le travail préparatoire pour mon petit livre, son écriture, et puis surtout le chamboulement de ma vie privée, tout cela m'avait fait mettre de côté jusqu'à la lecture des journaux. Eux deux, au contraire, savaient tout sur tout. Nino dressa une liste de noms de communistes et de socialistes napolitains qu'il connaissait bien et en qui il avait confiance. Il fit l'éloge d'une administration enfin honnête, conduite par un maire qu'il décrivit comme un homme bien, sympathique et étranger aux vieux pillages traditionnels. Il conclut : Il y a finalement de bonnes raisons de vivre et de travailler ici, c'est une grande opportunité, il ne faut pas rater ça. Mais Lila ironisa sur tout ce qu'il disait. Naples est toujours aussi pourrie qu'avant, lança-t-elle, et si on ne donne pas une bonne leçon aux monarchistes, aux fascistes et aux démocrates-chrétiens pour toutes les cochonneries

qu'ils ont faites, voire si on passe l'éponge comme la gauche en ce moment, la ville ne tardera pas à être reprise par les boutiquiers (elle rit d'une voix un peu stridente après ce mot), la bureaucratie municipale, les avocats, les géomètres, les banques et les camorristes ! Je m'aperçus bientôt qu'ils m'avaient placée au centre de cette conversation également. Tous deux désiraient mon retour à Naples, mais chacun s'efforçait explicitement de me soustraire à l'influence de l'autre, et m'incitait à déménager sans tarder dans la ville telle qu'il ou elle l'imaginait : celle de Nino était pacifiée et tendait au bon gouvernement, celle de Lila se vengeait de tous les pillards, se foutait des communistes comme des socialistes et repartait de zéro.

Je les examinai pendant toute notre rencontre. Ce qui me frappa, c'est que plus la conversation abordait des thèmes complexes, plus Lila déployait son italien secret : je l'en savais capable, mais en cette occasion cela me surprit beaucoup, parce que chaque phrase la révélait plus cultivée que ce qu'elle voulait bien laisser paraître. Je fus impressionnée de voir que Nino, d'ordinaire si brillant et sûr de lui, choisissait ses mots avec soin, et semblait parfois intimidé. Ils sont tous deux mal à l'aise, pensai-je. Par le passé, ils se sont exposés l'un à l'autre sans fard, et maintenant ils ont honte de l'avoir fait. Qu'est-ce qui se joue, en ce moment ? Sont-ils en train de me tromper ? Se battent-ils vraiment pour moi ou cherchent-ils seulement à maîtriser leur vieille attirance ? Je ne tardai pas à donner volontairement quelques signes d'impatience. Lila s'en aperçut, se leva et s'éclipsa comme pour aller aux toilettes. Je ne dis mot, je craignais de me montrer agressive avec Nino, et il se tut lui aussi. Quand Lila revint, elle s'exclama, joyeuse :

« Allez, c'est l'heure, allons voir Gennaro !

— Nous ne pouvons pas, dis-je, nous avons un engagement.

— Mon fils t'adore, il va être déçu !

— Dis-lui bonjour de ma part, et dis-lui que moi aussi, je l'adore !

— J'ai rendez-vous sur la Piazza dei Martiri : c'est juste à dix minutes d'ici, allons saluer Alfonso, après vous pourrez y aller. »

Je la fixai et elle plissa aussitôt les yeux, comme pour les cacher. C'était donc ça, son projet ? Elle voulait entraîner Nino dans le vieux magasin de chaussures des Solara, elle voulait le ramener sur les lieux où, pendant pratiquement un an, ils s'étaient aimés clandestinement ?

Je répondis avec un petit sourire : Non, désolée, il faut vraiment qu'on y aille. Et je lançai un regard à Nino, qui fit aussitôt signe au serveur pour payer. Lila dit : C'est déjà fait ! Et tandis que Nino protestait, elle s'adressa encore à moi, insistant à sa façon irrésistible :

« Gennaro ne vient pas seul, c'est Enzo qui l'amène. Et avec eux, il y a quelqu'un d'autre qui meurt d'envie de te voir, ce serait vraiment dommage de t'en aller sans lui dire bonjour. »

Ce quelqu'un, c'était Antonio Cappuccio, le petit ami de mon adolescence, que les Solara, après l'assassinat de leur mère, avaient rappelé de toute urgence d'Allemagne.

9

Lila me raconta qu'Antonio était arrivé pour l'enterrement de Manuela, seul et presque méconnaissable tant il était maigre. Au bout de quelques jours, il s'était installé dans un appartement à quelques pas de chez Melina, qui vivait avec Stefano et Ada, puis il avait fait venir au quartier

son épouse allemande et leurs trois enfants. C'était donc vrai qu'il était marié, et c'était donc vrai qu'il avait des enfants. Différents segments de ma vie s'assemblèrent dans ma tête. Antonio était une partie importante du monde d'où je venais, les paroles de Lila à son propos atténuèrent le poids de cette matinée, et je me sentis plus légère. Je murmurai à Nino : Juste quelques minutes, d'accord ? Il haussa les épaules et nous nous dirigeâmes vers la Piazza dei Martiri.

Pendant tout le trajet, tandis que nous parcourions la Via dei Mille et la Via Filangieri et que Nino nous suivait mains dans les poches, tête baissée et sûrement de mauvaise humeur, Lila m'accapara, me parlant avec sa familiarité de toujours. Elle dit qu'à la première occasion je devrais rencontrer la famille d'Antonio. Elle fit de son épouse et de ses enfants une description très vivante. La femme était très belle, encore plus blonde que moi, et les trois gosses aussi étaient blonds, aucun ne ressemblant à leur père, brun comme un Sarrasin : lorsqu'ils marchaient tous les cinq sur le boulevard, on avait l'impression que l'épouse et les gamins, très pâles et la chevelure resplendissante, étaient des prisonniers de guerre qu'Antonio promenait dans le quartier. Elle rit puis énuméra tous ceux qui, en plus d'Antonio, m'attendaient pour me saluer : Carmen – mais elle avait du travail : elle ne resterait qu'un instant avant de filer avec Enzo –, Alfonso bien sûr, qui continuait à s'occuper du magasin des Solara, et Marisa avec ses enfants. Tu leur accordes juste quelques minutes, dit-elle, ça leur fera plaisir : ils t'aiment beaucoup.

Pendant qu'elle parlait, je songeai que toutes ces personnes que j'allais revoir allaient diffuser dans le quartier la nouvelle que mon mariage était fini : ainsi mes parents l'apprendraient également, et ma mère saurait que j'étais devenue la maîtresse du fils Sarratore. Mais je réalisai que

cela ne me troublait pas, j'étais même contente qu'on me voie avec Nino et que mes amis disent derrière mon dos : C'est une fille qui fait ce qu'elle veut, elle a quitté son mari et ses enfants, elle s'est mise avec un autre. Je me rendis compte avec surprise que je *désirais* être officiellement associée à Nino, je désirais être vue à son côté, je désirais effacer le couple Elena-Pietro et le remplacer par le couple Nino-Elena. Soudain, je me sentis calme et presque bien disposée à l'idée de me jeter dans ce piège que Lila m'avait tendu.

Elle enchaînait un mot après l'autre sans une pause, et à un moment donné, elle passa son bras sous le mien, selon une vieille habitude. Ce geste me laissa indifférente. Elle veut se convaincre que nous sommes toujours les mêmes, me dis-je, mais le moment est venu de reconnaître qu'au contraire nous nous sommes consumées mutuellement ; ce bras, c'est comme un membre en bois, ou bien le résidu fantomatique du contact émouvant d'autrefois. En revanche, me revint à l'esprit cette période, des années auparavant, où j'avais espéré qu'elle tomberait malade pour de bon et mourrait. Alors, me dis-je, notre relation était malgré tout vivante, dense et, de ce fait, douloureuse. Mais aujourd'hui, il y avait quelque chose de nouveau. Toute la passion dont j'étais capable – y compris celle qui avait donné naissance à ce terrible souhait – s'était concentrée sur l'homme que j'aimais depuis toujours. Lila croyait encore avoir sa force d'autrefois et pouvoir m'entraîner avec elle là où elle voulait. Mais en fin de compte, qu'avait-elle orchestré, aujourd'hui ? Nous allions revisiter des amours immatures et des passions adolescentes ? Ce que j'avais perçu comme un sale coup quelques minutes plus tôt me parut soudain anodin comme une visite au musée. C'était autre chose qui comptait pour moi, qu'elle le veuille ou non. Ce qui comptait, c'était Nino et moi, moi et Nino, et même scandaliser le petit monde du quartier me semblait une agréable façon de ratifier notre

couple. Je ne me sentais plus en contact avec Lila : on aurait dit qu'il n'y avait plus de sang dans son bras, et que nous n'étions désormais qu'étoffe contre étoffe.

Nous arrivâmes sur la Piazza dei Martiri. Je me tournai vers Nino pour l'avertir que sa sœur se trouvait aussi dans la boutique, avec ses enfants. Il bougonna quelque chose, contrarié. L'enseigne apparut – SOLARA –, nous entrâmes et, bien que tous les regards fussent tournés vers Nino, je fus accueillie comme si j'étais seule. Il n'y eut que Marisa pour s'adresser à son frère, et aucun des deux ne sembla heureux de ces retrouvailles. Elle lui reprocha aussitôt de ne jamais donner de nouvelles, de ne jamais se manifester, et s'exclama : Maman est malade, papa est insupportable, et toi t'en as rien à foutre ! Il ne répondit rien, embrassa distraitemment ses neveux et, uniquement parce que Marisa continuait à le harceler, bougonna : J'ai mes problèmes, Mari, laisse-moi tranquille ! Bien que tiraillée de-ci de-là avec affection, je le tenais toujours à l'œil, mais désormais sans jalousie, seulement par crainte qu'il ne soit mal à l'aise. Je ne savais pas s'il se souvenait d'Antonio ni s'il le reconnaissait, et j'étais la seule à être au courant du passage à tabac que mon ex-petit ami lui avait infligé. Je vis qu'ils échangeaient un salut minimal – un mouvement de tête, un léger sourire –, en rien différent de ce qui passa aussitôt après entre Enzo et lui, Alfonso et lui, Carmen et lui. Pour Nino, c'étaient tous des étrangers, c'était le monde de Lila et moi, avec lequel il n'avait jamais eu de rapports. Ensuite, il fit les cent pas dans le magasin en fumant et personne, pas même sa sœur, ne lui adressa plus la parole. Il était là, présent, c'était l'homme pour lequel j'avais quitté mon mari. Lila aussi – Lila surtout – dut en prendre acte, de manière définitive. Maintenant que tout le monde l'avait bien dévisagé, je voulais simplement le sortir de là au plus vite, et l'entraîner au loin.

Pendant la demi-heure que je passai là, il y eut une collision permanente entre le passé et le présent : les chaussures dessinées par Lila, sa photo en robe de mariée, le soir de l'inauguration et de sa fausse couche, la transformation de la boutique en un salon et une alcôve pour parvenir à ses propres fins, et puis la trame d'aujourd'hui, à trente ans sonnés, nos histoires si différentes et toutes ces voix, directes ou secrètes.

Je me donnai une contenance et pris un ton joyeux. J'échangeai câlins, embrassades et quelques mots avec Gennaro, devenu un garçon de douze ans grassouillet, l'ombre noire d'un duvet au-dessus de sa lèvre supérieure, avec des traits tellement semblables à ceux de Stefano adolescent que Lila, en le concevant, semblait avoir disparu tout entière. Je me sentis obligée de manifester la même affection aux enfants de Marisa et à Marisa qui, heureuse de mes attentions, tint quelques propos allusifs, pour indiquer qu'elle savait quel pli prenait ma vie. Elle dit : Maintenant que tu vas descendre plus souvent à Naples, viens nous voir, hein ! on sait bien que vous êtes occupés, vous avez toujours des trucs à étudier, pas comme nous, mais il faut quand même que vous trouviez un peu de temps !

Elle était debout près de son mari et retenait ses enfants, prêts à s'enfuir pour aller courir dehors. Je cherchai inutilement sur son visage les traces de son lien de sang avec Nino, mais elle n'avait rien de son frère, ni même de sa mère. Maintenant qu'elle avait pris un peu d'embonpoint, elle ressemblait plutôt à Donato, dont elle avait aussi hérité

la faconde superficielle, avec laquelle elle voulait me faire croire que sa vie était belle et qu'elle avait une bien jolie famille. Alfonso, pour la seconder, faisait oui de la tête, et il me souriait en silence de ses dents très blanches. Son aspect me désorienta beaucoup. Il était extrêmement élégant, ses cheveux noirs très longs coiffés en queue-de-cheval soulignaient la grâce de ses traits, mais il y avait dans ses gestes et dans son expression quelque chose que je ne pus saisir, quelque chose d'inattendu qui m'inquiéta. À part Nino et moi, c'était le seul, dans cette pièce, à avoir fait des études de bourgeois, et j'eus l'impression que ces études, au lieu de s'effacer avec le temps, avaient marqué encore plus profondément son corps souple et son visage délicat. Il était tellement beau et tellement bien élevé ! Marisa l'avait voulu à tout prix alors qu'il lui échappait, et maintenant les voilà, elle qui vieillissait en prenant des traits masculins, lui qui rejetait sa virilité en se féminisant de plus en plus, et leurs deux enfants, dont on racontait qu'ils étaient de Michele Solara. Oui, murmura Alfonso en s'associant à l'invitation de son épouse, cela nous ferait très plaisir que vous veniez dîner chez nous un soir. Et Marisa : Quand est-ce que tu sors un nouveau livre, Lenù ? on attend ! mais il faut te mettre au goût du jour, tu avais l'air d'écrire des trucs sales mais ça ne l'était pas assez, tu as vu les trucs pornographiques qu'on écrit aujourd'hui ?

Si les personnes présentes ne manifestèrent aucune sympathie à l'égard de Nino, pas une ne fit la moindre allusion critique à mon choix sentimental, il n'y eut pas un clin d'œil ou un sourire en coin. Au contraire, pendant que je les embrassais et bavardais avec eux, tous cherchèrent à me faire sentir leur affection et leur estime. Enzo me serra dans ses bras avec sa force sérieuse, sans un mot, un simple sourire sur le visage, et il eut l'air de me dire : Je t'aimerai toujours pareil, quoi que tu décides de faire. Carmen,

en revanche, m'entraîna presque immédiatement dans un coin – elle était très fébrile et n'arrêtait pas de regarder sa montre – pour me parler avec ardeur de son frère : elle me traita comme une autorité bienveillante qui sait tout, qui peut tout, et dont nul faux pas ne peut ternir l'aura. Elle ne fit aucune allusion à ses enfants, à son mari, à sa vie privée ou à la mienne. Je compris qu'elle avait assumé tout le poids de la réputation de terroriste qu'avait acquise Pasquale, mais uniquement pour en renverser le sens. Au cours de nos quelques minutes de conversation, elle ne se contenta pas de me dire que son frère était injustement persécuté, mais elle insista sur son courage et sa bonté. Ses yeux brûlaient de détermination : elle serait toujours, et quoi qu'il advienne, de son côté. Elle dit qu'elle avait besoin de pouvoir me contacter, elle voulut mon numéro de téléphone et mon adresse. Tu es quelqu'un d'important, Lenù – chuchota-t-elle – et tu connais des gens qui peuvent aider Pasquale, s'il ne se fait pas tuer avant... Puis elle fit signe à Antonio qui se tenait à l'écart, à quelques pas d'Enzo. Viens, glissa-t-elle, dis-lui, toi aussi ! Alors Antonio s'approcha, tête baissée, et il m'adressa des propos timides dont la teneur était : Je sais que Pasquale te fait confiance, il est venu chez toi avant de faire le choix qu'il a fait, alors si tu le revois préviens-le, il faut qu'il disparaisse, il ne doit plus se montrer en Italie. Je l'ai déjà expliqué à Carmen, le problème ce n'est pas les carabinieri, le problème c'est les Solara : ils sont convaincus que c'est lui qui a tué Mme Manuela, et s'ils le trouvent – aujourd'hui, demain, dans plusieurs années – je ne pourrai pas l'aider. Pendant qu'il me tenait ce petit discours, l'air grave, Carmen intervenait constamment pour me demander : Tu as compris, Lenù ? tout en me scrutant, les yeux pleins d'anxiété. Puis elle me serra dans ses bras, m'embrassa et murmura : Lina et toi, vous êtes mes sœurs. Enfin elle fila avec Enzo, car ils avaient à faire.

Ainsi restai-je seule avec Antonio. J'eus l'impression d'avoir devant moi deux personnes présentes dans le même corps, et pourtant bien distinctes. Il y avait le garçon d'autrefois qui m'avait enlacée près des étangs, qui m'avait idolâtrée, et dont l'odeur intense m'était restée en mémoire comme un désir jamais vraiment satisfait. Et il y avait l'homme d'aujourd'hui, tout en longueur, sans une once de graisse, juste la peau sur les os, depuis son visage dur au regard absent jusqu'aux pieds, chaussés d'énormes godillots. Gênée, je lui dis que je ne connaissais personne capable d'aider Pasquale, et que Carmen me surestimait. Mais je compris aussitôt que si la sœur de Pasquale se faisait une idée exagérée de mon prestige, Antonio s'en faisait une idée encore plus exagérée. Il murmura que j'étais trop modeste, comme d'habitude, qu'il avait lu mon livre, en plus en allemand, et que j'étais connue dans le monde entier. Malgré ses longues années à l'étranger, au cours desquelles il avait certainement vu et fait des choses bien moches pour le compte des Solara, il était resté un gars du quartier, et il continuait à imaginer – à moins qu'il ne fasse semblant, qui sait, peut-être pour me faire plaisir – que j'avais du pouvoir, le pouvoir des gens comme il faut, parce que j'étais diplômée de l'université, parlais en italien et écrivais des livres. Je dis en riant : Ce livre, en Allemagne il n'y a que toi qui l'as acheté ! Je lui posai des questions sur son épouse et ses enfants. Il me répondit par monosyllabes tout en m'entraînant dehors, sur la place. Là, il dit avec gentillesse :

« Maintenant, tu dois reconnaître que j'avais raison.

— Raison sur quoi ?

— C'était lui que tu voulais, et tu me disais que des mensonges.

— Je n'étais qu'une gamine.

— Non, tu étais grande. Et plus intelligente que moi. Tu

sais pas le mal que tu m'as fait, en me laissant croire que j'étais fou.

— Arrête ! »

Il se tut et je reculai vers la boutique. Il me suivit et me retint sur le seuil. Pendant quelques secondes, il regarda fixement Nino qui s'était assis dans un coin. Puis il murmura :

« S'il te fait mal à toi aussi, dis-le-moi. »

Je ris :

« Bien sûr !

— Ne ris pas, j'ai discuté avec Lina. Elle le connaît bien et elle dit que tu ne dois pas t'y fier. Nous on te respecte, pas lui. »

Lila. Voilà qu'elle utilisait Antonio et en faisait un messager de possibles mésaventures. Au fait, où était-elle ? Je la vis qui se tenait à l'écart, jouant avec les enfants de Marisa, mais en réalité elle surveillait chacun d'entre nous avec ses yeux réduits à des fentes. Et, comme d'habitude, elle commandait tout le monde : Carmen, Alfonso, Marisa, Enzo, Antonio, son fils et les enfants des autres, peut-être même les patrons de ce magasin. Je me dis à nouveau qu'elle n'exercerait plus jamais aucune autorité sur moi, ce temps-là était fini. Je lui dis au revoir et elle me serra à nouveau fort dans ses bras, comme si elle voulait m'entraîner à l'intérieur d'elle. Pendant que je prenais congé de tous, l'un après l'autre, je fus encore frappée par Alfonso, mais cette fois je compris ce qui m'avait troublée dès mon premier regard. Les rares détails qui l'avaient caractérisé comme le fils de Don Achille et de Maria, comme le frère de Stefano et de Pinuccia, avaient disparu de son visage. Maintenant, mystérieusement, avec ces cheveux longs en queue-de-cheval, il ressemblait à Lila.

Je rentrai à Florence et parlai à Pietro de notre séparation. Nous eûmes une violente dispute tandis qu'Adele cherchait à protéger les petites – et elle aussi peut-être – en s'enfermant avec elles dans sa chambre. À un moment donné, nous réalîsâmes non pas que nous exagérions mais que la présence de nos filles ne nous permettait pas d'exagérer comme nous en avons vraiment envie. Alors notre affrontement se poursuivit dans la rue. Quand Pietro disparut je ne sais où – j'étais furieuse et ne voulais plus le voir ni l'entendre –, je rentrai à la maison. Les gosses dormaient et je trouvai Adele en train de lire, assise dans la cuisine. Je lui lançai :

« Tu vois comment il me traite, tu te rends compte ?

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

— Oui, toi ! Tu te rends compte comment tu le traites et comment tu l'as traité ? »

Je la plantai là et m'enfermai dans ma chambre en claquant la porte. Le mépris qu'elle avait mis dans ces paroles m'avait surprise et blessée. C'était la première fois qu'elle se retournait aussi explicitement contre moi.

Je partis le lendemain pour la France, remplie de culpabilité à cause des filles en pleurs, et chargée d'ouvrages à lire dans le train. Mais plus j'essayais de me concentrer sur ma lecture, plus Nino, Pietro, mes enfants, l'apologie que Carmen avait faite de son frère, les paroles d'Antonio et la transformation d'Alfonso se mêlaient à mes pages. J'atteignis Paris au terme d'un voyage exténuant, plus déboussolée que jamais. Néanmoins, dès mon arrivée à la gare, quand je reconnus sur le quai la plus jeune des deux

dames de la maison d'édition, je devins joyeuse et retrouvai ce plaisir de me répandre que j'avais goûté à Montpellier, avec Nino. Mais cette fois, pas d'hôtel ni d'amphithéâtre grandiose, tout se révéla beaucoup plus modeste. Les deux femmes m'amènèrent dans de grandes villes et de petits bourgs, tous les jours nous allions quelque part, et tous les soirs il y avait des débats en librairie ou même dans des appartements privés. Quant aux repas et au couchage, ce fut cuisine familiale et lit d'appoint, parfois même un divan.

Cela me fatigua beaucoup, je me souciai de moins en moins de mon apparence et je maigris. Pourtant, je plus à mes éditrices et au public que je rencontrais soir après soir. Me déplaçant ici et là, discutant avec untel ou untel dans une langue qui n'était pas la mienne mais que j'appris rapidement à maîtriser, je redécouvris progressivement une aptitude dont j'avais déjà fait preuve des années auparavant, avec mon livre précédent : partant de petits événements personnels, j'aboutissais naturellement à des thèmes de réflexion générale. Tous les soirs, j'improvisais avec succès en m'inspirant de mon vécu. Je parlai du monde d'où je venais, de la misère et de la déchéance, de la fureur des hommes et des femmes, de Carmen, de son lien avec son frère et de sa tendance à justifier des actions violentes qu'elle-même n'aurait jamais commises. Je racontai que, depuis l'enfance, j'avais observé chez ma mère et chez les autres femmes les aspects les plus humiliants de la vie familiale, de la maternité et de l'asservissement aux mâles. Je dis que, par amour d'un homme, on pouvait être poussée à commettre n'importe quelle infamie envers les autres femmes et envers ses enfants. J'évoquai mes rapports difficiles avec les groupes féministes de Florence et de Milan : ce faisant, une expérience que j'avais sous-estimée devint soudain pleine de sens, et je réalisai, en parlant en public,

tout ce que j'avais appris en assistant à ces douloureux exercices d'analyse. J'expliquai que j'avais toujours cherché à m'imposer grâce à une intelligence masculine – « je me suis sentie inventée par les hommes et colonisée par leur imagination », ainsi commençais-je chaque soir –, et je racontai que j'avais récemment vu un de mes amis d'enfance s'efforcer par tous les moyens de subvertir sa nature en extirpant la fille qui était en lui.

Si je puisais souvent mon inspiration dans cette demi-heure passée dans le magasin des Solara, je ne m'en rendis compte qu'assez tard, peut-être parce que Lila ne me vint jamais à l'esprit. Je ne sais pourquoi, mais pas une fois je ne fis allusion à notre amitié. Je crus sans doute que, tout en m'entraînant dans le tourbillon de ses désirs et en me rapprochant de nos amis d'enfance, Lila était incapable de déchiffrer ce qu'elle m'avait mis sous les yeux. Par exemple, voyait-elle ce qu'en un éclair j'avais vu en Alfonso? Y réfléchissait-elle? Je l'excluais. Elle s'était enfoncée dans la *lota*, la merde du quartier, et s'en satisfaisait. Moi, au contraire, lors de ces journées françaises, je me sentis jetée dans le chaos mais aussi dotée d'instruments me permettant d'en comprendre le fonctionnement. Cette conviction, consolidée par le petit succès de mon livre, m'aida à atténuer un peu mon anxiété quant au futur, comme si tout ce que j'étais capable de faire avec des mots à l'écrit ou à l'oral était destiné à marcher aussi dans la réalité. Voilà, me disais-je, le couple cède, la famille cède, l'ensemble des carcans culturels cède, toute possibilité d'accommodement social-démocrate cède, et en même temps chaque chose essaie de prendre violemment une autre forme, jusqu'alors impensable : Nino et moi, mes enfants additionnées aux siens, l'hégémonie de la classe ouvrière, le socialisme et le communisme, et surtout le sujet imprévu, la femme, moi ! Au cours de mes déplacements, je me reconnaissais, soir après

soir, dans l'idée euphorisante d'une déstructuration généralisée allant de pair avec une nouvelle recomposition.

Pendant ce temps, toujours un peu dans la précipitation, je téléphonais à Adele et discutais avec les filles, qui me répondaient par monosyllabes ou me demandaient « quand est-ce que tu rentres? », comme un refrain. Peu avant Noël, je tentai de prendre congé de mes éditrices, mais elles avaient désormais mon destin très à cœur et ne voulaient pas me laisser partir. Elles avaient lu mon premier livre et désiraient le republier : elles m'entraînèrent dans les bureaux de la maison d'édition française qui, des années auparavant, l'avait imprimé sans succès. Je m'engageai timidement dans des discussions et des négociations, soutenue par les deux femmes qui, contrairement à moi, étaient très combatives, et savaient manier la flatterie comme la menace. Pour finir, et grâce aussi à l'intervention de ma maison d'édition milanaise, on parvint à un accord : mon texte reverrait le jour dans le courant de l'année suivante avec l'estampille de mes éditrices.

J'annonçai la nouvelle à Nino par téléphone et il s'en réjouit. Mais ensuite, de fil en aiguille, son mécontentement devint évident :

« Peut-être que tu n'as plus besoin de moi, lâcha-t-il.

— Tu plaisantes? Je meurs d'envie de te serrer dans mes bras!

— Tu es tellement prise par tes histoires que tu n'as plus la moindre place pour moi.

— Tu te trompes! C'est grâce à toi que j'ai écrit ce livre et que j'ai l'impression d'avoir enfin les idées claires.

— Alors voyons-nous à Naples, ou même à Rome, maintenant, avant Noël! »

Mais désormais, nous croiser était impossible, ces questions éditoriales m'avaient pris trop de temps et je devais retourner auprès de mes filles. Pourtant, je ne pus résister,

et nous décidâmes de nous retrouver à Rome, ne serait-ce que pour quelques heures. Je voyageai en train couchette et arrivai exténuée dans la capitale le matin du 23 décembre. Je passai des heures dans la gare, en vain : pas de Nino, j'étais inquiète et affligée. Je m'apprêtais à prendre un train pour Florence lorsqu'il apparut, couvert de sueur malgré le froid. Il avait eu mille difficultés et avait fini par prendre la voiture : par le rail, il ne serait jamais arrivé à temps. Nous mangeâmes un morceau en toute hâte avant de descendre dans un hôtel de la Via Nazionale, à quelques pas de la gare, où nous nous enfermâmes dans une chambre. Je comptais repartir l'après-midi même, mais je n'eus pas la force de quitter Nino et repoussai mon départ au lendemain. Nous nous réveillâmes heureux d'avoir dormi ensemble : ah, c'était tellement beau de bouger le pied et de découvrir, après l'inconscience du sommeil, qu'il était là, dans le lit, à mon côté ! C'était la veille de Noël et nous sortîmes nous acheter des cadeaux. Mon départ glissa d'heure en heure, le sien aussi. Ce n'est qu'en fin d'après-midi que je traînai mes bagages jusqu'à sa voiture : je n'arrivais pas à le quitter. Il finit par mettre le moteur en route et partir, et l'auto disparut dans la circulation. J'avançai péniblement de la Piazza della Repubblica jusqu'à la gare, mais j'avais trop tardé et ratai le train de quelques minutes. Le désespoir m'envahit : j'allais arriver à Florence en pleine nuit. Pourtant il en était allé ainsi, et je me résignai à téléphoner à la maison. Pietro répondit :

« Où es-tu ? »

— À Rome, le train est en gare mais rien ne bouge, je ne sais pas quand on va partir.

— Ah là là, ces chemins de fer ! Alors je dis aux filles que tu ne seras pas là pour le réveillon ?

— En effet, je n'arriverai peut-être pas à temps... »

Il éclata de rire et raccrocha.

Je voyageai dans un train glacial et totalement vide, et même le contrôleur ne passa pas. J'eus l'impression d'avoir tout perdu et de me diriger vers le néant, prisonnière d'une situation sordide qui accentuait mon sentiment de culpabilité. J'arrivai à Florence au beau milieu de la nuit et ne pus trouver de taxi. Je traînai mes valises dans le froid à travers les rues désertes – cela faisait longtemps que même les carillons de Noël s'étaient tus. Je me servis des clefs pour entrer dans l'appartement. Il était plongé dans l'obscurité et dans un silence angoissant. Je fis le tour des pièces : aucune trace des filles ni d'Adele. Fatiguée, effrayée mais aussi exaspérée, je cherchai au moins un billet m'indiquant où elles étaient parties. Rien.

La maison était parfaitement rangée.

12

J'eus des idées noires. Dede, Elsa, peut-être les deux, s'étaient blessées, Pietro et sa mère les avaient conduites aux urgences. Ou bien c'était mon mari qui avait fini à l'hôpital : il avait commis quelque folie, Adele se trouvait à son chevet avec les filles.

Je marchai en long et en large dans l'appartement, dévorée par l'anxiété et sans savoir que faire. À un moment donné, je me dis que dans tous les cas, ma belle-mère avait certainement averti Mariarosa et, bien qu'il fût 3 heures du matin, je décidai d'appeler celle-ci. Ma belle-sœur finit par répondre, j'eus du mal à la tirer de son sommeil. Mais c'est par elle que je sus, finalement, qu'Adele avait décidé d'emmener les filles à Gênes – elles étaient parties il y a deux jours – afin de nous donner toute liberté, à Pietro et moi,

d'affronter notre situation, et de permettre aux petites de passer les vacances de Noël dans un climat serein.

D'un côté, cette nouvelle me tranquillisa, mais de l'autre, elle m'exaspéra. Pietro m'avait menti : quand je lui avais téléphoné, il savait déjà qu'il n'y avait aucun réveillon, que les filles ne m'attendaient pas et qu'elles étaient parties avec leur grand-mère. Et Adele ? Comment s'était-elle permis de prendre ainsi mes enfants ? Je me défoulai au téléphone avec Mariarosa, qui m'écouta en silence. Je lui demandai : Est-ce que je me trompe sur toute la ligne, est-ce que je mérite ce qui m'arrive ? Elle prit un ton grave mais encourageant. Elle déclara que j'avais le droit d'avoir une vie à moi et le devoir de continuer à écrire et à faire de la recherche. Elle me proposa alors de nous loger, mes filles et moi, chaque fois que je me trouverais en difficulté.

Ses paroles m'apaisèrent, toutefois je ne parvins pas à trouver le sommeil. Je tournai encore et encore dans ma tête mes angoisses, mes colères, mon désir de Nino, et ma rancœur parce que celui-ci allait quand même passer les fêtes en famille, avec Albertino, alors que j'en étais réduite à être une femme seule et sans attaches dans un appartement vide. À 9 heures du matin, j'entendis la porte de l'appartement s'ouvrir, c'était Pietro. Je l'attaquai aussitôt en criant : Pourquoi est-ce que tu as confié les filles à ta mère sans ma permission ? Il avait de la barbe, ses vêtements étaient froissés, il puait le vin mais ne semblait pas ivre. Il me laissa hurler sans réagir, se contentant de répéter à plusieurs reprises, d'un ton las : J'ai des trucs à faire, je ne peux pas m'en occuper, et toi tu as ton amant, tu n'as pas de temps pour elles.

Je l'obligeai à s'asseoir dans la cuisine. J'essayai de me calmer, puis déclarai :

« Il faut qu'on trouve un accord.

— Explique-toi. Quel genre d'accord ?

— Les filles habiteront avec moi, et toi, tu les verras le week-end.

— Mais où ça, le week-end?

— Chez moi.

— Et c'est où, chez toi?

— Je ne sais pas, il faut encore que je me décide : ici, à Milan, ou à Naples. »

Il lui suffit d'entendre ce mot : Naples. Alors il bondit aussitôt sur ses pieds, les yeux exorbités, ouvrit la bouche comme s'il allait me mordre et leva le poing avec une grimace tellement féroce qu'il me fit peur. Ce fut un moment interminable. Le robinet gouttait, le frigo ronflait, quelqu'un riait dans la cour. Pietro était bien bâti et avait de gros doigts blancs. Un jour il m'avait déjà frappée et je sus que, cette fois-ci, son poing s'abattrait sur moi avec une telle violence qu'il me tuerait sur le coup : je levai immédiatement les bras pour me protéger. Mais il changea brusquement d'avis, fit volte-face et frappa à une, deux, trois reprises sur le meuble en métal dans lequel je rangeais les balais. Il aurait continué si je ne m'étais pas agrippée à son bras en criant : Arrête, ça suffit, tu te fais mal !

Ce que j'avais craint à mon retour se produisit pour de bon, puisque nous finîmes à l'hôpital : tel fut le résultat de cet éclat de rage. On lui posa un plâtre, et en rentrant il avait presque l'air content. Je me souvins que c'était Noël et préparai quelque chose à manger. Nous nous attablâmes et, de but en blanc, il m'annonça :

« Hier, j'ai téléphoné à ta mère. »

Je tressaillis :

« Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? »

— Quelqu'un devait bien le faire ! Je lui ai expliqué ce que tu m'as fait.

— C'était mon devoir de lui parler.